

# Le christianisme de Lamennais d'après ses écrits de 1834 à sa mort (1854)

Autor(en): **Chrétien, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **5 (1897)**

Heft 19

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403393>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE CHRISTIANISME DE LAMENNAIS

D'APRÈS SES ÉCRITS DE 1834 A SA MORT (1854).<sup>1)</sup>

---

### II.

Déjà dans la préface de l'*Esquisse*, Lamennais avait écrit des phrases comme celle-ci: « La théorie chrétienne de la grâce détruit radicalement la liberté; la théorie de la liberté au point de vue théologique détruit radicalement la grâce, et néanmoins la théologie admet tout ensemble et la grâce et la liberté, parce que l'existence de la grâce se déduit très rigoureusement de l'idée génératrice de la doctrine théologique et que l'existence de la liberté est un fait dont chacun a la conscience intime. »

C'est au fond la grande querelle des Molinistes et des Thomistes, et, avant eux, de Pélagé et de S<sup>t</sup> Augustin. Nous n'avons pas à la résumer ici. Où commence l'influence de la grâce divine? Où finit celle du libre arbitre purement humain? Quelle est la part de l'une et la part de l'autre dans nos moindres actions? Il faut ici plus encore qu'ailleurs distinguer soigneusement le vrai dogme, d'une part, et, d'autre part, la spéculation théologique. Or, dans le texte précité, Lamennais a malheureusement confondu l'un et l'autre. Ce n'est pas la théorie chrétienne de la grâce qui détruit la liberté, ce sont certaines théories théologiques de la grâce. Qu'est-ce que la grâce, sinon ce secours

---

<sup>1)</sup> Voir la précédente livraison, p. 357-369.

particulier que Dieu nous donne pour faire le bien et éviter le mal, secours qui consiste en de saintes pensées dont il éclaire notre esprit, et en de pieuses affections dont il touche notre cœur? Mais ce secours ne blesse pas notre liberté, puisque nous pouvons lui résister et que nous ne lui résistons que trop souvent; nous faisons donc le bien et nous évitons le mal librement avec la grâce de Dieu acceptée; nous faisons le mal librement avec la même grâce de Dieu rejetée. L'accusation de Lamennais ne doit donc pas retomber sur le christianisme, ni même sur la saine théologie, mais seulement sur certains systèmes de théologie. D'autre part, Lamennais, caractère absolu, a été habitué dès sa jeunesse à croire que le catholicisme romain était l'unique et authentique représentant du christianisme; il a contesté la façon dont l'Eglise de Rome accomplissait sa mission, mais il n'a pas nié cette mission; en outre, il a toujours nourri peu de sympathie pour le protestantisme, voire pour la religion anglicane qu'il avait connue en Angleterre: de là à faire endosser au christianisme lui-même toutes les exagérations théologiques du catholicisme romain, il n'y avait qu'un pas.

Arrêtons-nous sur le volume des *Discussions critiques*, volume qui contient la pensée intime de Lamennais et le résumé de ses réflexions au point de vue plus spécialement théologique, et qui renferme aussi les plus graves objections faites par Lamennais au surnaturel, ce qui a fourni prétexte aux rationalistes comme aux ultramontains d'accuser Lamennais d'avoir perdu la foi chrétienne. Voyons leurs objections.

« Lamennais, scrutant chacune de ses opinions, arriva très vite, dit M. Spuller, à en reconnaître la débilité. « Il y a des miracles quand on y croit, a-t-il écrit; ils disparaissent quand on n'y croit plus. » En une ligne, voilà tout le surnaturel renversé. Il est bien clair que ceux qui persistent à croire au surnaturel ne peuvent se contenter d'une pareille assertion; mais ceux qui n'y croient point ne pensent pas qu'il y ait mieux à dire. Lamennais nie en termes formels la chute de l'homme et par suite l'incarnation, la rédemption, la divinité de Jésus-Christ; il nie les mystères et les sacrements; il nie les peines éternelles; en un mot, il nie tout l'ordre surnaturel, qu'il accuse d'être la source de toute erreur et de toute obscurité. »

« Ainsi s'est accompli dans M. de Lamennais, dit aussi Lerminier, le détachement le plus entier d'avec l'antique foi dont il fut le ministre; enfin tout a disparu, et dans cette âme il n'y a plus que des ruines, qu'un vide immense. »

L'objection est grave. Nous ne l'avons pas dissimulée. Voyons, par le texte et le contexte des paroles mêmes de Lamennais, si elle est fondée et si vraiment Lamennais a renoncé, dans les *Discussions critiques* qui sont comme le miroir de sa pensée dernière, au christianisme, dans le sens le plus large de l'expression.

On lit (p. 7): « Visiblement le christianisme tend à rentrer, par l'idée plus nette qu'on s'en fait, dans le cercle des lois naturelles de l'homme; lois divines au plus haut degré, puisqu'elles émanent de Dieu et nous unissent à Dieu... Et puisque le christianisme, considéré à ce point de vue, n'a jamais pu ne pas être; qu'immuable en soi, il varie seulement dans ses formes relatives à l'avancement de la science, à l'évolution progressive de l'humanité dans le vrai, son unité, sa perpétuité, son universalité sont établies invinciblement. »

Il est donc clair que Lamennais croit toujours au christianisme, et de plus à un christianisme un, perpétuel, universel, en d'autres termes au *christianisme catholique*.

Lamennais continue: « Les innombrables difficultés, les contradictions absolues qu'enfante l'hypothèse d'un ordre surnaturel disparaissent, et loin que l'autorité, la majesté de la religion aient été affaiblies, cette majesté n'en est que plus auguste et cette autorité que plus grande, puisqu'elles s'identifient à l'autorité, à la majesté de la puissance créatrice elle-même. » Puis il ajoute: « Nous ne saurions admettre un pareil ordre surnaturel de dispensation, qui nous semble opposé aux lois essentielles de Dieu et de la Création. » Sans doute, si l'on s'arrête à la forme et au sens strict des termes mêmes qu'emploie Lamennais, — et c'est ce qu'ont fait aussi bien ses adversaires irreligieux que ses adversaires ultramontains —; si nous prenons à la lettre les expressions dont il se sert, nous avouons que le surnaturel y est maltraité; mais comment concilier, d'autre part, ces négations apparentes avec la croyance intime de Lamennais en un christianisme dont l'unité, la perpétuité, l'universalité, en un mot la catholicité, sont établies invinciblement ?

C'est que Lamennais entend pas surnaturel ce je ne sais quoi de contraire à la raison et à la nature qu'on admet si facilement en pratique, sinon en théorie, dans l'Eglise romaine; ce je ne sais quoi qui assure le succès de La Salette, de Lourdes, etc., ce je ne sais quoi, enfin, qui fait vivre certaines âmes mystiques en dehors du monde, dans un ordre de pensée et d'action entièrement séparé de l'ordre naturel. C'est dans ce sens que Lamennais a pu dire: « Il y a des miracles quand on y croit; ils disparaissent quand on n'y croit plus. » Lamennais voulait parler de ces miracles trop souvent ridicules qu'on se plaît à attribuer aux Saints, à Joseph de Cupertino volant dans les airs, à Raymond de Pennafort marchant sur les flots, etc. Que de chrétiens conçoivent aujourd'hui la religion comme extrinsèque à la nature! Et cette conception se manifeste jusque dans leurs pratiques religieuses. On consacre à Dieu une demi-heure, pendant laquelle on se fait un scrupule de songer à une chose de la vie naturelle; puis, pendant le reste de la journée, on se fait le même scrupule de faire intervenir la pensée de Dieu dans ses actions quotidiennes; en un mot, le naturel et le surnaturel sont, dans l'idée et la pratique de l'Eglise de Rome, deux ordres de choses essentiellement extrinsèques l'un à l'autre et qu'on s'évertue à séparer de plus en plus par un abîme infranchissable. C'est cette conception, nous semble-t-il, que Lamennais dénonce quand il dit: « Nous ne saurions admettre un pareil ordre surnaturel de dispensation, qui nous semble opposé aux lois essentielles de Dieu et de la Création. » C'est pourquoi, dans notre siècle où l'on raisonne, il a voulu que la raison et la nature eussent un rôle à jouer dans la religion chrétienne et ne fussent plus considérées comme des suppôts de l'enfer et des produits diaboliques.

P. 19: « Des croyances s'établissent dans un temps qui ne s'établiraient pas dans un autre: c'est l'histoire de toutes les religions. Elles correspondent à certains états de l'esprit humain, aux idées reçues, à la science acquise. Plus tôt, plus tard, elles n'auraient pu ni se propager, ni se former. Les éléments du dogme chrétien antérieurs à l'époque où naquit le christianisme, fermentaient au sein du vieux monde avant de se combiner par un travail de plusieurs siècles dans ce *système théologique* que construisit peu à peu l'Eglise et que son autorité main-

tient. On y découvre facilement les doctrines juives, grecques, mazdéennes, assyriennes, indiennes même, devenues en se modifiant parties d'un tout logiquement un. » Ces paroles de Lamennais ne semblent-elles pas faire du christianisme une évolution exclusivement naturelle de l'esprit humain? Distinguons. Une évolution naturelle et voulue de Dieu? Oui. Une évolution spontanément et exclusivement naturelle? Non. — Jésus-Christ a ainsi caractérisé son œuvre: « Je ne suis pas venu détruire la loi (dans son sens le plus large), mais bien la perfectionner. » Certes, la religion existait avant l'avènement de Jésus-Christ sur la terre; une révélation avait été faite à l'homme dès les origines. Quoi d'étonnant qu'on en retrouve des traces dans les doctrines juives, grecques, etc.? Quoi d'étonnant que la compréhension de la religion ait été, durant le cours des siècles, en rapport avec les états différents de l'esprit humain, avec les idées reçues des peuples, avec leur science acquise? En émettant ces affirmations, Lamennais n'est pas anti-chrétien.

P. 26: « Si les doctrines qu'on dit révélées peuvent être défendues par la raison, elles sont accessibles à la raison, dépendent de ses lois, rentrent dans sa sphère, et alors la révélation n'a rien qui la distingue essentiellement de la raison même. Si ces doctrines ne peuvent au contraire être défendues par la raison, quel motif d'y croire? » Quel motif? L'autorité de la parole de Dieu; mais autorité qui est elle-même soumise à la raison humaine, en ce sens qu'il appartient à cette dernière d'établir son origine et sa base rationnelle. Lamennais avait reçu de sa première éducation une fausse notion de l'autorité, une notion romaine, nullement chrétienne. Écoutons plutôt: « L'autorité meurt, écrit-il, si elle répond au doute; car elle ne peut répondre sans reconnaître à la raison le droit d'interroger et par conséquent de juger la valeur des réponses qui lui sont faites... Soumettre sa raison, n'est-ce pas un acte de la raison jugeant qu'elle doit se soumettre? La raison, en se soumettant, proclame donc encore sa propre liberté, son droit inaliénable, son droit souverain de juger, et nul moyen pour elle de se soumettre à une autre raison qu'elle ne se soit auparavant soumise à elle-même. Croire à autrui, c'est d'abord croire à soi, et conséquemment la raison demeure, quoi qu'on fasse ou qu'on imagine, la règle première, indéclinable et né-

cessaire, de toutes ses croyances. » Or, qui le conteste? Rome avec ses anathèmes à la liberté de conscience, mais non une autre Eglise chrétienne. Lamennais argumente donc contre la théologie catholique-romaine, que nous n'avons pas à défendre. Il ne cesse pas pour cela d'être chrétien.

P. 27: « Une chose m'a frappé à Rome. En ce qui touche les doctrines générales du christianisme, les opinions théologiques et philosophiques, on y écoute tout; on y discute tout avec un calme extrême, avec une impartiale froideur qui quelquefois ressemble assez à de l'indifférence. Mais s'agit-il des droits du pape, de son autorité, de ses prérogatives; s'agit-il surtout des intérêts temporels du pontificat, ces gens si impassibles s'animent soudain, leur visage se colore, leur parole se passionne, leur voix prend de l'accent. Ce ne sont plus du tout les mêmes hommes. Pourquoi cela? » Ce n'est pas à nous que la question de Lamennais est posée. Elle serait trop facile à résoudre. Nous ne pouvons qu'appuyer les observations faites par lui: elles sont loin de prouver contre son christianisme.

« On pourrait, ajoute-il, définir les jésuites: « une bande organisée d'hypocrites et de fourbes, sans loi morale, sans Dieu, en conspiration permanente contre le genre humain. » — A méditer et à répandre.

P. 28: « Presque tous ceux qui, à partir des temps où la hiérarchie devint une puissance en ce monde, ont pris le christianisme au sérieux, en ont été victimes, d'Arnaud de Brescia à Savonarole. Toute âme ardente et croyante qui embrasse l'Évangile avec simplicité, qui aime Dieu et les hommes, qui a en soi l'esprit de sacrifice et veut l'inspirer aux autres, a toujours rencontré la haine cléricale, haine implacable qui pendant des siècles a couvert l'Europe de bûchers. » On le voit évidemment, Lamennais reste chrétien. Il admire tous les réformateurs et ne critique de la religion et de l'Eglise que les abus.

P. 39: Lamennais semble ici nous faire toucher du doigt les causes de la marche lente de l'ancien-catholicisme. « Je ne m'étonne point, dit-il, que ceux qui naquirent dans le catholicisme romain et qui y vécurent, le voyant crouler sous la main du temps, veuillent mourir dans ses ruines. Là furent leurs espérances, là sont leurs souvenirs, leurs douleurs, leurs joies. Pour eux, qu'y a-t-il ailleurs? Il est trop tard pour refaire sa vie. »

Et prophétisant la réforme catholique : « *Qu'on se garde bien de croire cependant qu'il ne restera rien du catholicisme . . . Au contraire. Il renferme sous de profonds symboles les vérités qui, plus développées et conçues plus nettement, seront encore, seront toujours l'objet d'une foi impérissable . . . Ce ne sera pas une destruction, mais une évolution. La feuille qui devient fleur périt-elle ? Non certes ; elle atteint en se transformant un plus haut degré de perfection.* » Nous ne pouvons qu'applaudir à ces paroles et faire des vœux et des prières pour que notre mouvement ancien-catholique en soit la réalisation.

P. 42 : « On veut pour la vérité religieuse une origine toute particulière en dehors de la raison. De là l'idée chrétienne (chrétienne, théologiquement parlant) de trois révélations qui s'enchaînent en remontant jusqu'au premier homme. De fait pourtant, je ne connais point de révélations dogmatiques. Les patriarches, comme on les nomme, avaient des traditions historiques, mais point de symbole proprement dit. Ils croyaient en Dieu, à la distinction du bien et du mal, à une existence future : mais qu'est-ce que cela, sinon les conditions indispensables de la vie intellectuelle et de la vie sociale, ou les conditions naturelles de l'existence du genre humain ? Moïse a prescrit des lois à un peuple, promulgué des préceptes ; il n'a révélé aucuns dogmes, ni Jésus-Christ non plus. Le dogme en tant qu'objet d'une foi commandée et rigoureusement définie, commence avec ses disciples, qui seraient en ce sens les vrais révélateurs. » Et encore : « Quel corps dogmatique trouve-t-on dans saint Paul et les autres apôtres ? Chacun d'eux sur ce point exprimait sa philosophie particulière, des pensées difficiles souvent à concilier entre elles. Le dogme, c'est l'Eglise qui l'a fait par ses décisions réputées infaillibles. Et cependant, que dit-elle de soi ? Qu'elle conserve, interprète la révélation de Jésus-Christ, mais ne révèle rien d'elle-même. Donc une révélation et point de révélateur, ou un révélateur et point de révélation. On n'a le choix qu'entre l'un et l'autre. »

Expliquons la pensée de Lamennais. L'objet particulier et principal de la foi chrétienne est Jésus-Christ, sa personne, sa parole, son œuvre rédemptrice. Jésus-Christ a enseigné maintes fois cet objet de la foi : « Qui crediderit et baptizatus fuerit, hic salvus erit. » Il a donc enseigné la nécessité de la foi en sa prédication et en son enseignement. Le dogme, dans le lan-



gage de Lamennais, est la formule de cette foi. Jésus-Christ n'a pas enseigné cette formule; les apôtres exprimèrent l'enseignement du maître dans des formes diverses que Lamennais appelle improprement leur philosophie particulière. L'Eglise seule plus tard formula d'une façon uniforme l'enseignement de Jésus-Christ et dogmatisa infailliblement, sans toutefois que l'explication même du dogme ou la théologie bénéficiât de la certitude absolue de la parole même du Christ. Donc la conclusion dilemmatique de Lamennais est fautive. Il y a bien eu une révélation et un révélateur. Le tort de Lamennais est d'avoir confondu la théologie avec le dogme et de n'avoir pas distingué en outre, dans le dogme, l'objet même de la foi et la formule de la profession de foi. C'est Jésus-Christ qui a révélé le premier, c'est l'Eglise qui a exprimé la seconde.

P. 47: « Révéler c'est parler; en un sens très vrai, Dieu a donc parlé à l'homme. Je le crois; il ne s'agit maintenant que d'expliquer ce mot qui peut, dans sa généralité, signifier plusieurs choses diverses. Entendez-vous que Dieu, usant de moyens matériels, a produit extérieurement une suite de sons qui frappant l'ouïe des hommes qui écoutaient, a fait naître en eux certaines pensées?... Que si cette voix déclare être la voix de Dieu, son témoignage ne prouve rien, toute autre voix que celle de Dieu pouvant en dire autant, et une autre preuve est indispensable. » — On sait que le christianisme n'enseigne pas formellement ce mode de révélation divine; mais l'enseignât-il, l'argument de Lamennais serait contestable. Evidemment, si j'entends une voix qui frappe mon oreille en l'absence de tout être humain et visible, je conclus que cette voix entendue en dehors des lois de la nature, dont Dieu seul est l'auteur, est surnaturelle et divine. Et si l'on objecte qu'un être diabolique peut être l'auteur de cette voix, nous répondrons que cela ne se peut qu'avec la permission de Dieu et que dans ce cas la sagesse et la justice de Dieu exigent qu'il éclaire l'homme à qui cette voix s'adresse, sur l'origine même et la nature de cette voix. Sans doute c'est ma raison qui tire cette conclusion; mais le vrai christianisme n'a jamais infirmé la raison humaine.

P. 48. Lamennais continue: « Entendez-vous que Dieu agit intérieurement sur l'organe, quel qu'il soit, de la pensée pour éclairer l'intelligence; qu'en se manifestant à l'esprit d'une

manière plus nette et plus vive, il lui découvre des vérités qu'auparavant il n'apercevait point ou n'apercevait qu'obscurément? Vous énoncez le simple fait de la pensée même et ne sortez point de l'ordre naturel... Vous parliez d'une révélation surnaturelle et vous êtes encore dans l'enceinte des pures lois naturelles de la raison. » — Encore une fois, le mode de révélation de Dieu à l'homme n'est pas de foi. Il est loisible au chrétien de croire à cette action illuminatrice de Dieu sur l'intelligence humaine. Et qu'importe que cette action spéciale soit catégorisée, si l'on veut, dans l'ordre naturel? Son résultat indéniable est la connaissance par l'homme de vérités qu'il n'eût pas pu atteindre de lui-même, ou, en tout cas, qu'il n'eût pas pu atteindre dans le temps déterminé où la révélation lui en a été faite. Lamennais argumente toujours contre certaine théologie scolastique, mais cela n'entache pas son christianisme.

P. 61: « Si les vérités évangéliques eussent été jugées inaccessibles à la raison humaine, naturellement unie à Dieu et éclairée de *la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde*, comment la plupart des Pères grecs auraient-ils fait tant d'efforts pour prouver qu'on les retrouvait, quoique moins exactes et moins pures, dans Platon et d'autres philosophes antérieurs au christianisme? Jésus-Christ lui-même ne dit point qu'il soit venu annoncer des vérités nouvelles, et non seulement il ne le dit point, mais il dit le contraire expressément. Sa mission est d'accomplir la loi par le sacrifice de lui-même, et la doctrine qu'il enseigne au peuple, il la résume non dans un symbole, mais dans un précepte, celui de l'amour: « Tu aimeras Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur et de toutes tes forces: voilà le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ces deux commandements renferment toute *la loi et les prophètes*; ils embrassent le passé, le présent, l'avenir; toujours les mêmes, quels que puissent être les progrès du genre humain dans un autre ordre, le développement de la science et de la conception, ils resteront à jamais sa règle invariable et son principe de vie. » Dans ce passage, Lamennais exalte la supériorité absolue des vérités et des préceptes évangéliques. Il distingue soigneusement Jésus-Christ de tous les philosophes qui lui sont antérieurs. Il confesse sa mission,

qui a été d'*accomplir la loi par le sacrifice de lui-même*. Qu'importent les détails purement théologiques? Lamennais reste chrétien.

P. 61 : « Qui n'aime pas Dieu, n'aime rien : c'est en ce sens surtout que la religion est le vrai fondement de la société humaine. » Cette parole est digne des plus grands mystiques chrétiens.

P. 62 : « Le christianisme a commencé par quelques vérités aussi simples que fécondes, puisées dans les entrailles de la nature humaine et qui développèrent un amour puissant, immense, inépuisable. Là où est l'amour, c'est-à-dire la vie et une pensée, une forme, il se fait un corps. Le christianisme s'organisa donc, devint une société. Cette société crût ; elle se créa une philosophie qui fut le dogme. Durant ce progrès, elle eut à défendre d'abord son existence comme société. Ce fut le temps des persécutions ; puis, sous l'impulsion du premier enthousiasme, de la foi primitive, qui, successivement modifiée par le dogme, devint peu à peu moins simple et moins grande, elle atteint au moyen âge les dernières limites de sa croissance et de sa vigueur. Alors vient la décadence. La vérité première et le premier amour, immortels l'un et l'autre, réagissent contre l'organisation qui a pris un autre caractère et qui les étouffe. La raison et la science réagissent contre la philosophie dogmatique, qui, se prétendant le vrai absolu, arrête le développement nécessaire de l'esprit humain. Le christianisme perd de plus en plus son action sur la société ; il n'est plus guère qu'une conviction ou même une habitude purement individuelle. La pensée s'émancipe, elle soulève les controverses fondamentales. L'Eglise combat pour sa doctrine d'abord. Cette époque a encore des côtés magnifiques. Puis, les attaques se multiplient, la défense cesse. Ce qui reste, ce n'est plus une Eglise, c'est un clergé, une sorte de classe inférieure de fonctionnaires publics, qui se cramponnent à leurs places et en serrent avidement le salaire dans un pan de leur robe sacerdotale. »

Lamennais semble toujours attribuer au christianisme ce qui regarde la seule Eglise romaine. C'est bien, en effet, cette dernière qui atteint au moyen âge les dernières limites de sa croissance ; c'est bien contre elle et contre sa philosophie dogmatique que la raison et la science ont réagi. C'est elle qui

perd de plus en plus son action sur la société ; c'est d'elle qu'on peut dire : « Ce qui reste chez elle, c'est un clergé, etc. » Lamennais avait un caractère trop absolu et une éducation théologique trop défectueuse, trop exclusive, pour distinguer toujours dans son langage le christianisme et l'Eglise dans laquelle il était né. Voilà tout le mal, il est dans les mots, non dans les idées.

P. 101 : « Etant posée la base d'une révélation divine, indispensable pour le salut et consignée dans un livre surnaturellement inspiré, je ne sache point d'absurdité comparable à celle d'abandonner ce livre à l'interprétation individuelle de chaque homme, savant ou ignorant, simple ou éclairé ; car ces différences sont ici de nul poids. Et quand les catholiques établissent contre les protestants la nécessité d'une autorité vivante, perpétuelle, universelle, qui détermine avec certitude le véritable sens du texte sacré, résolve tous les doutes, juge infailliblement toutes les controverses qu'il peut faire naître, ce qu'ils disent est si clair, si péremptoirement décisif que, si l'on ne savait pas quelle est la puissance de certains préjugés inculqués dès le berceau, on croirait impossible de résister à une pareille évidence. De même, étant posée l'existence nécessaire d'une autorité vivante, perpétuelle et universelle, pour conserver et interpréter infailliblement la parole révélée, on ne conçoit pas davantage qu'on se refuse à reconnaître cette infaillible autorité dans le pape, chef suprême de l'Eglise, sa voix, son organe permanent. Ce que les Romains sur cette grande question opposent aux Gallicans n'a pas moins de force que ce que les catholiques en général opposent aux protestants, et ce n'est même qu'une extension, une ultérieure conséquence du même raisonnement, qui n'a contre les protestants aucune valeur quelconque, s'il n'a pas une valeur égale contre les Gallicans. L'hypothèse d'une révélation surnaturellement divine étant admise, le catholicisme romain est invinciblement établi contre toutes les sectes et toutes les opinions dissidentes. Mais si l'existence d'un ordre surnaturel de dispensation, examinée de près, est inadmissible, il n'est lui-même qu'une secte de la religion une et universelle. » — C'est peut-être ce passage de Lamennais qui, de tout ce qu'il a écrit, nous révèle le mieux son état d'âme. La première partie de son argumentation, contre le libre examen absolu, contre l'interprétation in-

dividuelle, contre le protestantisme en un mot, est claire ; anciens-catholiques, nous sommes de ceux qui admettent dans l'Eglise une autorité vivante, perpétuelle et universelle : cette autorité, ce sont les conciles œcuméniques pour l'Eglise entière, les synodes nationaux pour l'Eglise de chaque nation, c'est-à-dire les chefs ecclésiastiques et laïques élus par les fidèles et qui participent de l'assistance du Saint-Esprit dans la direction de l'Eglise. Nous rejetons l'argumentation de Lamennais, quand il semble croire à la nécessité d'un chef unique de l'Eglise autre que Jésus-Christ. Et quant à la permanence de l'autorité dans l'Eglise, nous la voyons plus clairement établie dans les divers organes cités plus haut que dans la papauté et ses agents. Où était en effet l'autorité infallible de l'Eglise pendant le *grand schisme d'Occident*, alors que deux et trois papes se déclaraient simultanément les chefs suprêmes de l'Eglise, et s'anathématisaient les uns les autres en se déclarant bien haut les organes permanents de l'autorité ecclésiastique ? Et dans les interrègnes, entre la mort d'un pape et l'élection de son successeur, où est l'autorité perpétuelle, sinon dans l'Eglise elle-même, dont l'organe général est le concile œcuménique, dont les organes particuliers sont les synodes nationaux, dont les agents sont les chefs hiérarchiques élus par les fidèles ? Cette autorité seule est permanente, perpétuelle, universelle, vivante toujours ; celle du pape est transitoire, temporaire, locale ; elle meurt avec lui. Donc, le catholicisme romain n'est pas « invinciblement établi contre toutes les sectes et toutes les opinions dissidentes. » Nous avons montré précédemment que, quand Lamennais suppose inadmissible un ordre surnaturel de dispensation, il entend le mot surnaturel dans le sens d'irrationnel, d'opposé et de contraire à la nature. Mais en dehors de ce surnaturel qui n'est enseigné que dans certaine théologie étroite, dans certaine scolastique romaine, il y a un christianisme large, que Lamennais appelle « la *religion une et universelle* ». Le romanisme, d'après Lamennais, n'est qu'une *secte* de ce christianisme universel. Lamennais est donc bien, au fond de sa pensée et malgré l'étrangeté de certaines expressions, chrétien et catholique, mais non romain.

P. 105 : « Il y a une réflexion à faire sur la chute de Libère. Las de l'exil, il consentit à la déposition d'Athanase. Faiblesse, faute de conduite, prévarication, si l'on veut. Mais

de plus, il signa la formule de Sirmium, formule bientôt rejetée comme semi-arienne par l'Eglise catholique. Or, selon les maximes reçues dans cette Eglise et surtout à Rome, un concile même beaucoup moins nombreux que celui de Sirmium doit être tenu pour œcuménique, lorsque les décisions, les actes en sont ratifiés par le pape. Le concile de Sirmium devrait donc être reconnu pour œcuménique et la formule signée par Libère, pour règle de foi. Donc, de deux choses l'une : ou l'Eglise infallible peut enseigner des doctrines contradictoires, ou un concile approuvé par le pape peut ne pas être l'organe de l'Eglise infallible. Alors quel est cet organe ? » — Lamennais argumente toujours contre la doctrine romaine, que nous n'avons pas mission de défendre. L'Eglise d'Orient tout entière et dans l'Eglise d'Occident, l'Eglise anglicane, l'Eglise ancienne-catholique et bon nombre de catholiques gallicans, libéraux, etc., ont toujours placé cet organe dans les conciles œcuméniques. Les décisions du concile de Sirmium ont pu être ratifiées par le pape, sans que ce concile soit œcuménique pour cela.

P. 108 : « Soyez infidèle, déiste, athée, on ne s'en alarmera guère ; on ne s'en fâchera même pas. Mais prenez garde de heurter les opinions des théologiens ou les intérêts de la hiérarchie. Ceci ne se pardonne point. » Admirablement vrai!!!

P. 122 : « Les mêmes hommes qui enseignent que la foi est un don gratuit de Dieu et indépendant dès lors de notre volonté, ont envoyé à la mort des milliers de leurs semblables, parce qu'ils n'avaient pas la foi. » A méditer par les auteurs et les admirateurs de l'inquisition, de la St-Barthélemy, des dragonnades, du Syllabus et du droit canonique romain !

P. 128 : « Il ne sera donc pas vrai que Jésus-Christ a expié par sa mort les péchés des hommes, qu'il a satisfait par ses souffrances à la justice de Dieu ? Non, sans doute, si l'on entend qu'il fallait du sang pour apaiser Dieu : c'est là une idée mosaïque et païenne, une dérivation du culte de Moloch. Mais il a souffert pour les hommes, il est mort pour eux et son sacrifice a sauvé le monde, parce qu'en accomplissant parfaitement la loi parfaite qu'il venait d'annoncer au genre humain, il a établi à jamais cette loi hors de laquelle nul salut, nulle vie ; il a réalisé dans toute son étendue le principe de l'amour, qui, en unissant les créatures entre elles et à leur auteur, est la consommation de l'ordre éternel : « *Ecce qui tollit*

*peccata mundi.* » Rien certes de plus vrai. En apprenant à l'homme à s'oublier lui-même, à ne se préférer à aucun autre homme, à aimer ses frères d'un amour égal à celui qu'il a pour soi, à se dévouer, à se sacrifier pour eux ; en leur donnant l'exemple de ce sublime sacrifice, Jésus-Christ a vraiment *ôté le péché du monde*, car le péché n'est dans sa source que l'amour prédominant, exclusif, de soi, la préférence de soi à tout ce qui n'est pas soi. »

Que Lamennais essaie d'expliquer comme il le voudra le mystère de la rédemption, ce qui nous importe c'est de constater qu'il y croit : « *Il est mort pour eux et son sacrifice a sauvé le monde.* » — « *En donnant à ses frères l'exemple de ce sublime sacrifice, Jésus-Christ a vraiment ôté le péché du monde.* » Lamennais est donc chrétien.

La preuve que Lamennais pressent un christianisme autre que l'étroit christianisme théologique du catholicisme romain dans lequel il étouffait, nous la trouvons dans ce cri désespéré : « Le christianisme théologique a des doctrines sombres, sinistres, pleines je ne dis pas de mystères, le mystère est partout, mais d'absolues contradictions. Par une route âpre et désolée, il conduit ses disciples au sommet aigu d'un pic gigantesque, au pied duquel est un abîme, et sur l'extrême bord de la dernière roche pendante sur cet abîme il dit à chacun d'eux : « Reste là si tu peux, et saute si tu l'oses. » Que fera le pauvre chrétien ? Ce que faisait saint Paul. Il fermera les yeux en s'écriant : « O altitudo ! Oh ! qu'il y a haut (p. 131) ! »

P. 135 : « Etre conçu dans le péché, naître dans le péché, que veut dire cela ? Parle-t-on du péché actuel ? Mais le péché est un acte. Comment donc le péché pourrait-il exister avant aucun acte ? ... Entend-on la simple disposition au péché ? Alors c'est affirmer seulement que l'homme naît peccable. Or, qui jamais s'est imaginé que l'homme fût impeccable ? L'état de péché en ce sens est l'état de création. La connaissance du bien et du mal, qui est un des caractères de la raison, donnant seule aux actions une valeur morale, engendre en effet le péché qui se transmet dans son principe avec la transmission même de la raison, attachée en partie à des conditions organiques que perpétue la génération. Du péché naît la mort et cela de plusieurs manières : premièrement, par les maladies innombrables que produisent les violations profondes et mul-

tipliées des lois naturelles de l'homme physique, dans la sphère plus large d'action où le place le développement de ses facultés intellectuelles et des passions dont elles sont la source ; secondement, par les désordres souvent mortels du fréquent défaut d'équilibre entre les organes de la vie supérieure et ceux de la vie purement physiologique ; troisièmement, parce que, avant que la raison ne parût, l'homme semblable aux bêtes sous ce rapport ne connaissait pas plus la mort qu'elles ne la connaissent. Il la subissait, mais sans en avoir ni la prévoyance, ni la notion. Les conséquences du péché, c'est-à-dire les prédispositions organiques au mal, à certains penchants, à certaines inclinations vicieuses ainsi qu'à une multitude de maladies qu'enfantent les actes contraires aux lois morales, se transmettent aussi héréditairement par la génération. Il est dit qu'Adam et Eve après le péché s'aperçurent qu'ils étaient nus. Peut-on exprimer plus clairement la naissance du sens moral de la pudeur ? On le voit naître également chez l'enfant avec la raison, avec la science du bien et du mal qu'on lui communique dès qu'il en est capable. Auparavant il vivait dans l'innocence. Ainsi du premier homme et des premiers hommes. Les contradictions de l'homme ont, quoi qu'ait dit Pascal, leur source dans sa nature même, tellement qu'il serait impossible de le concevoir essentiellement autre qu'il n'est. Car on ne pourrait le concevoir ni entièrement privé d'intelligence, ni doué d'une intelligence infinie ; et de là l'incessante fluctuation entre la science et l'ignorance, entre la vérité et l'erreur. On ne pourrait davantage le concevoir sans une tendance vers Dieu et une tendance vers soi, conséquemment sans deux amours opposés dans leur direction : d'où encore l'incessante fluctuation entre le bien et le mal, la vertu et le vice, l'égoïsme et la charité . . . Le dogme de la déchéance ou du péché transmis par le premier homme à ses descendants, enveloppe la vie d'un crêpe funèbre et force à considérer la société sous un si désolant aspect, que l'esprit le plus ferme cherche de tous côtés un refuge contre cette effrayante vision. Dans ce système, le monde présent est comme le vestibule de l'enfer. » — Nous n'avons pas reculé devant cette longue citation, parce qu'elle nous révèle la pensée de Lamennais sur le péché en général et sur le péché originel en particulier. Le dernier mot théologique n'est pas dit sur le péché originel. Maintes théories ont été



émises, qui ne sont nullement de foi : donc « *in dubiis libertas.* » Lamennais nie uniquement le péché originel expliqué à la façon romaine. Quant au péché en général, personne ne prétend que l'homme est impeccable ; la peccabilité ressort de sa nature, et c'était bien dès le principe l'état de création, puisque Adam au lendemain de la création a péché. S'il ne l'eût pas fait, eût-il été constitué dans un état d'impeccabilité ? Nous en doutons : en tout cas, cet état eût été surnaturel. Quoi qu'il en soit des hypothèses, nous comprenons qu'une inclination plus forte au péché a été la conséquence naturelle du péché en Adam et en ses descendants. Ajoutez-y la privation toute compréhensible de l'amour divin et partant de la grâce divine. Le péché originel est-il au fond autre chose que cette privation et cette inclination ? Les théologiens disputent, mais on peut être et rester chrétien en professant sur ce point une opinion quelconque, pourvu qu'elle ne nie pas le péché. C'est le cas de Lamennais, qui, de ce fait encore, reste chrétien.

P. 151 : « Quelle est la vraie notion de la sainteté ? Les chrétiens qui ont eu des choses de vives et profondes intuitions, ont donné à l'Esprit de Dieu le nom de Saint : le Saint-Esprit, disent-ils. Or l'Esprit, c'est l'amour, le principe qui unit et la vie même qui se consomme dans l'unité. La sainteté, c'est donc la vie parfaite et dans sa source éternelle la vie infinie. Toute sainteté émane de l'Esprit, parce que toute vie émane de lui, est lui à quelque degré. Être saint, dès lors, c'est posséder l'Esprit en soi, et le signe auquel on reconnaît qu'on le possède réellement, est la tendance à l'unité, qui s'accomplit par le don de soi ou le sacrifice. » Or, n'est-ce pas là la notion chrétienne de la sainteté ?

P. 194 : « Dans l'Eglise, la hiérarchie a divorcé avec le Christ, Sauveur du genre humain, pour forniquer avec tous ses bourreaux. Le pape baise au front la mort, parce qu'elle a un diadème sur son crâne sec et un glaive à la main. O Dieu, ô Dieu, ils ont fait de ton temple un sépulcre, où le prêtre rampe pour disputer aux vers leur pâture immonde ! » Toujours Lamennais en appelle au Christ, Sauveur du genre humain, au Christ ayant fondé une Eglise parfaite, qui n'a été viciée que par les fautes et les erreurs de la hiérarchie romaine.

P. 205 : Signalons, en passant, cette pensée qui ne rentre pas directement dans notre thèse, mais qui résume parfaite-

ment le mal spécial de notre siècle : « On s'est beaucoup élevé et avec raison contre le préjugé théologique. Le préjugé scientifique est de même nature et aussi aveugle et aussi puissant. Le premier consistait à ne pas vouloir descendre de l'ordre des idées dans l'ordre des faits ; le second consiste à ne pas vouloir remonter de l'ordre des faits dans l'ordre des idées. »

P. 217. Enfin méditons, en terminant, cette pensée profonde de Lamennais : « Les nations ressemblent aux arbres : elles meurent par la tête. »

On le voit donc, texte en main, Lamennais ne nie pas en termes formels, comme le prétend M. Spuller, la chute de l'homme et par suite l'incarnation, la rédemption, la divinité de Jésus-Christ. Nous ne disons point que certaines expressions par lui employées soient à l'abri de toute critique et respirent la plus parfaite orthodoxie. Non, mais, nous le répétons, ce n'est pas la foi chrétienne dans ses principes essentiels qu'il attaque, c'est la théologie romaine qu'il veut révolutionner, c'est l'Eglise catholique de Rome qu'il veut réformer.

Lamennais, dit encore M. Spuller, nie les peines éternelles. Nous n'avons rencontré dans les *Discussions critiques* que cette phrase qui prêtât flanc à une telle accusation : « J'ai de la peine, écrit Lamennais, à me représenter Pascal, Newton, Leibniz, Euler et tant d'autres comme des êtres pervers, livrés à l'esprit de Satan et destinés à subir sous sa verge infernale des supplices éternels. » Ce n'est donc point une attaque directe contre la théorie des peines éternelles, ce peut être une simple apologie des génies cités par Lamennais ; mais, d'autre part, M. Spuller n'a pas l'air de se douter que la théologie, elle aussi, a marché, et qu'aujourd'hui de nombreux théologiens et des plus éminents hésitent, l'Écriture et les Pères en main, à enseigner l'éternité absolue et irrémissible des peines. Ils sont cependant chrétiens ; d'aucuns même réclament pour leur doctrine le qualificatif d'orthodoxe. Pourquoi, dès lors, s'appuyer sur cette argumentation débile pour conclure avec les rationalistes et les ultramontains que Lamennais a cessé d'être chrétien ?

Après avoir étudié la pensée théologique de Lamennais dans le livre des *Discussions critiques*, résumons maintenant cette même pensée, telle qu'elle ressort en particulier de l'*Esquisse d'une philosophie*.

*Notion de Dieu.* Il faudrait prendre les unes après les autres toutes les pages de Lamennais pour en extraire la notion de Dieu, dont tous ses écrits sont profondément empreints. Cette notion du reste est bien la notion traditionnelle : « Ce qui existe nécessairement, ce qui est un, infini, éternel, l'Être en un mot, c'est Dieu. Il est Celui qui est, voilà son nom et ce nom incommunicable, répété de monde en monde, circule dans la vie de l'univers. Toute langue le prononce, tout bruit le murmure. Du sein de la création au matin des jours s'éleva une voix qui le redit sans fin et les astres mus par une force céleste l'écrivent dans l'espace en lettres de feu. » (*Esquisse*, t. I, p. 43.)

*Notion de la Trinité :* « Dieu n'est concevable que par la Trinité... Il est essentiellement *un* par la substance, qui est le fond de son être, et *trin* par les propriétés, qui se spécifient dans la substance une. Chacune de ces propriétés est tout l'être substantiel. Chacune de ces propriétés est radicalement différente des deux autres. Il y a donc en Dieu triplicité et unité. Mais si la Puissance est l'Être un sous une de ses spécifications essentiellement distinctes, si l'Intelligence est aussi l'Être un sous une autre spécification, si l'Amour enfin est encore l'Être un sous une troisième spécification, comment exprimer ce qui est l'Être un en tant que Puissance, en tant qu'Intelligence, en tant qu'Amour ? Ici le mot *Personne* se présente, non comme suffisant, non comme adéquat ou proportionné à la réalité dont il est le signe, mais comme le moins imparfait que semble offrir le langage impuissant de l'homme. » C'est encore dans l'*Esquisse d'une philosophie* (t. I, p. 58), éditée longtemps après sa rupture avec Rome, que Lamennais a écrit cette formule de sa foi. Elle est chrétienne.

*Notion de la Création :* « Afin d'écartier le système panthéistique de l'émanation et le système non moins erroné suivant lequel Dieu aurait formé l'univers d'une substance différente de la sienne et co-éternelle à la sienne, on a admis que la Toute-Puissance l'avait *créé de rien*, ce qui peut signifier deux choses : que par l'acte de la Création, toute créature en tant que créature a passé du non-être à l'être ; ou que Dieu, pour créer, *tira du néant* une substance nouvelle qui n'avait aucune sorte d'existence auparavant. Dire, selon le premier sens, que la Toute-Puissance a tiré du néant l'univers ou l'a créé de

rien, c'est énoncer une vérité fondamentale et incontestable. La même locution expliquée selon le second sens, est fausse, en tant qu'elle fait intervenir dans la notion de la Création un terme qui exclut toute réalité quelconque, ce qui fournit des armes dangereuses pour combattre la Création même par l'impossibilité évidente que la puissance, même infinie, s'exerce sur ce qui n'est pas et ne peut être... Créer, c'est produire ou réaliser au dehors ce qui auparavant n'avait d'existence que dans l'entendement divin. Et puisqu'en créant Dieu donne l'Être, cet être qu'il donne il le tire de soi, puisqu'il ne peut évidemment exister aucune portion d'être qui n'ait pas sa source dans l'Être infini. » (*Esquisse*, t. I, liv. 2, chap. 1, p. 102 et 104.)

*Notion de la Providence*: « L'humanité entière croit, a constamment cru à une action *providentielle et permanente* de Dieu dans l'univers, à sa présence au sein de son œuvre. Et encore ici l'instinct s'est montré incomparablement supérieur à la spéculation philosophique; car il est vrai qu'en tout ce qui existe, il y a quelque chose de Dieu, ou, pour mieux dire, que tout ce qui existe reçoit de Dieu, emprunte de Dieu ce qu'il possède de réalité, sa substance, ses propriétés, qui, dans la plus stricte rigueur du mot, ne sont qu'un écoulement, une participation et des propriétés et de la substance divines. Et dès lors, les lois des êtres créés ne sont plus que les lois de Dieu modifiées seulement en chacun de ces êtres, selon sa nature spécifique. D'où cette féconde et belle conséquence que les êtres finis n'étant qu'un reflet, une image substantielle quoique imparfaite de l'Être infini, leurs lois fondamentales n'étant que les lois de l'Être infini, ils ne forment tous qu'une grande unité qui a son principe et son terme dans l'unité de Dieu même. » (*Esquisse*, liv. VI, chap. 8, p. 408.)

Et dans les *Discussions critiques*, Lamennais dit encore touchant la Providence divine: « Et pourtant Dieu n'a pas rompu avec la Création; s'il s'était retiré de son œuvre, s'il avait rappelé à soi son souffle de vie, l'univers haletant serait redescendu au-dessous du chaos, dans le gouffre sombre et silencieux où s'évanouit tout Être. »

Nous croyons superflu de démontrer que la notion de Lamennais sur la Création et la Providence est tout simplement la notion chrétienne traditionnelle. Toutefois, la Création im-

plique dans son esprit un progrès qui n'est peut-être pas explicitement affirmé dans toutes les théologies, mais qui n'est point contraire pour cela à l'enseignement chrétien, et qui concorde avec les données les plus récentes de la science des mondes. « Les êtres, écrit Lamennais, étant plus complexes à mesure qu'ils s'élèvent, leur production suppose l'existence antérieure d'êtres plus simples qui en sont les éléments nécessaires, de sorte qu'on est forcé, en remontant toujours, de se représenter l'univers à un premier état de simplicité telle qu'on ne pourrait, sans altérer fondamentalement la notion même de l'être, en imaginer de plus grande. »

Lamennais étudie ensuite les principes premiers constitutifs des choses, la genèse des mondes, les fluides, les corps, les végétaux, les animaux, l'homme enfin.

*Notion de l'homme :* « Placé aux confins de deux sortes d'êtres, l'ordre des êtres organiques et l'ordre des êtres intelligents, l'homme est par son double genre d'existence soumis aux lois de l'un et de l'autre : il comprend et résume toute la Création inférieure, de telle sorte que l'élément étendu, figuré, pesant, est en lui soumis aux lois de l'organisme et de la vie, et modifié par elles, de même que l'organisme et sa vie propre sont soumis aux lois de l'Intelligence et de l'Amour, et modifiés par elles; et l'homme est un, parce que, dans la complexité de son être, tout aboutit à un centre unique de conscience et d'activité. L'intelligence de l'homme, son amour, sa force, se développant sans interruption, devraient développer ou perfectionner simultanément son organisme sous les conditions particulières qui résultent pour lui de sa nature propre, puisque se développer c'est changer sa limite, et l'obstacle à ce développement de l'être supérieur étant l'organisme même ou le principe d'individualité, ce principe devrait être pleinement soumis à l'intelligence et à l'amour dont l'objet direct est le vrai et le bien ou l'universel. Tel est l'ordre essentiel, la loi fondamentale de l'homme, comme de tous les êtres intelligents et libres. Est-ce là aussi ce qui existe de fait, ce que nous observons en nous-mêmes et dans les autres hommes? Loin de là : dans tous, l'être organique prévaut plus ou moins sur l'être intelligent, c'est-à-dire qu'au lieu de s'approcher progressivement de l'universel, du vrai, du bien, ils tendent trop souvent à s'en éloigner en se fixant au-dessous de cette haute

région, dans celle du variable, du contingent, du relatif, ou en ramenant tout à l'individualité. L'être intelligent et moral, qui devrait commander, est assujéti; la volonté détournée de sa fin le force d'obéir aveuglément aux lois subordonnées de l'organisme, et viciant l'organisme même en lui demandant ce qu'il ne peut donner, elle porte le trouble dans ses fonctions, engendre par là des maux innombrables et amène, au lieu d'une transformation régulière, douce, calme, insensible dans sa haute progression à celui qui l'éprouve, une dissolution douloureuse et prématurée. Un profond désordre existe au sein de la nature humaine. L'homme n'est pas ce qu'il devrait être... Qui expliquera ce mystère? Le mal est dans le monde.» — Cette notion philosophique, psychologique, de l'homme créé par Dieu est toute spiritualiste et chrétienne; elle comporte l'existence distincte de l'âme, l'immortalité, la liberté, etc. Lamennais y revient dans toutes les pages de ses œuvres.

*Notion du mal*: Suivant les explications habituelles des théologiens, la théorie du mal moral « repose, dit Lamennais, sur l'hypothèse d'un état primitif de perfection, impossible en soi et manifestement opposé de plus à la première loi de l'univers, la loi de progression en vertu de laquelle chaque créature, semblable en ce point à la Création tout entière, parcourt successivement depuis le plus bas degré d'être ou de bien les phases du développement que sa nature comporte, jusqu'à ce qu'elle subisse, par la dissolution inévitable de son organisme, la condition de tout ce qui, limité dans l'espace, l'est nécessairement dès lors dans le temps. L'héritaire transmission du péché renferme, en second lieu, une contradiction absolue. Qu'est-ce que le péché dans sa cause morale? Une volonté mauvaise ou désordonnée. Qu'est-ce que la volonté? L'acte propre du moi dans un être individuel intelligent, ou l'individualité elle-même en tant qu'active et intelligente. La volonté est donc comme l'individualité essentiellement incommunicable; le péché est donc incommunicable également. En outre, il implique la liberté, qui, dérivant de l'intelligence, n'apparaît qu'avec elle. Avant qu'elle existe, le péché n'est donc pas possible, et quand elle existe, il n'est que l'abus qu'on en a fait. Le péché d'ailleurs est ou un acte de la volonté, ou un état déterminé par un acte de la volonté, ou l'un et l'autre ensemble. Comment pourrait-il y avoir péché avant qu'il n'y ait ni acte de la volonté, ni

volonté? On allègue la transmission héréditaire des maladies, c'est-à-dire des causes de maladies ou des vices d'organisation. Qu'un organisme vicié engendre un organisme pareillement vicié, cela se comprend; l'effet est de même nature que la cause et proportionné à la cause; mais que la volonté qui est dans le père engendre une volonté semblable dans le fils; que l'acte interne d'un être soit la cause physiquement productive d'un acte semblable dans un autre être; que deux êtres soient *un*, précisément par ce qui distingue, sépare, individualise chacun d'eux, cela n'est pas seulement incompréhensible, mais contradictoire.

« A raison de l'unité de l'être à la fois organique et intelligent, la génération peut déterminer et détermine de fait des dispositions, des penchants plus ou moins prononcés, soit au bien, soit au mal. Mais ces dispositions, ces penchants, on est forcé d'admettre ou qu'ils laissent subsister la liberté, ou qu'ils la détruisent. Dans le dernier cas, nul péché possible; dans le premier, le péché naît au moment même ou l'être mésuse de la liberté: dans aucun cas, il n'est transmis, natif, originel. La narration d'où l'Eglise chrétienne (?) a déduit sa théorie du mal moral et ultérieurement du mal physique, qu'elle en considère comme une suite, est consignée dans le premier des livres attribués à Moïse. Magnifique de simplicité, cet antique symbole, car le récit de la *Genèse* porte l'évident caractère d'un emblème traditionnel, peut aisément recevoir, en ce qu'il offre de principal, une interprétation très différente de celle qui, obscure et vague chez les juifs, a pris ensuite une forme plus précise, plus nette, et s'est, pour ainsi parler, complétée logiquement. Le texte mosaïque ne dit point que l'homme ait été créé dans l'état de perfection que les interprètes ont imaginé, mais dans un état d'innocence dont la durée n'est point indiquée. Il énonce même positivement que le travail et le combat appartenaient à sa destinée, puisque Dieu l'avait placé sur la terre pour la *défendre et la cultiver*. Le récit de la *Genèse* nous semble fondé sur l'observation de ce qui se passe dans chaque homme en vertu des lois de sa nature, de sorte qu'on aurait simplement appliqué à l'humanité naissante ou au premier homme un fait d'expérience universelle. On a donc supposé, et c'est l'unanime tradition, un état primitif d'enfance ou d'innocence, car ces deux idées apparaissent constamment unies.

« Mais qu'est-ce que cette innocence première ? Ainsi que l'indique la *Genèse* elle-même, les ténèbres primitives de la conscience et de la raison, l'ignorance du bien et du mal avant que l'intelligence ait, en se développant, éveillé le sens moral. A l'instant où il naît, avec lui naît la *science du bien et du mal*, dont la possession fait la grandeur de l'homme, le sépare de la brute, l'élève, par l'obéissance libre aux lois qui le doivent régir, à cette sublime hauteur de domination sur soi-même qu'on appelle vertu, et chaque jour il avance dans cette science et c'est là son progrès le plus précieux, le plus magnifique, le progrès auquel coopèrent et dans lequel finalement se résument tous les progrès de l'humanité. Mais à l'instant aussi où ses yeux s'ouvrent, l'homme devient capable de faillir en mésusant de son libre arbitre. Ainsi, en un sens très vrai, la science du bien et du mal a, si l'on considère non chaque acte particulier, mais la totalité de ses actes successifs, rendu infaillible la chute de l'homme ou la violation de ses lois, violation qui constitue le péché exclusivement individuel par sa nature. Et cependant il est vrai encore que la science du bien et du mal l'affranchit de la fatalité qui l'enchaînait auparavant, lui ouvrit l'entrée de l'ordre supérieur au pur organisme du monde de l'intelligence et de la liberté, et fit de lui *comme un Dieu*, puisqu'il put désormais se connaître et connaître Dieu même. Ce ne fut pas là certes une déchéance : ce ne fut pas un motif de châtement. La déchéance, c'est la Création, c'est pour tous les êtres la réalisation dans l'espace et le temps de leur type idéal, éternel. Ce type qui auparavant n'avait d'existence qu'en Dieu et qui dès lors appartenait à l'unité divine, continue sans doute d'y appartenir après la Création en tant qu'il continue de subsister en Dieu ; mais, en tant que réalisé hors de Dieu, il est limité nécessairement et nécessairement soumis à toutes les conséquences de cette limitation effective, physique, qui seule a rendu sa réalisation possible. Cette différence entre l'être typique existant en Dieu et un avec Dieu, et l'être réalisé hors de Dieu au moyen d'une limite qui l'individualise en le circonscrivant, cette différence, nous le répétons, constitue à l'égard de chaque être l'unique déchéance qu'il ait éprouvée et pu éprouver originairement.

« Telle est l'origine du mal moral. Inévitable suite de l'état d'un être à la fois imparfait et libre, il est la condition de



l'intelligence même qui l'élève si fort au-dessus de l'être purement organique, la constitution des hautes facultés qui le rapprochent de Dieu et l'unissent à Lui d'une manière incomparablement plus intime. Assujetti d'abord aux lois de l'organisme, vivant comme l'animal sous leur dépendance presque exclusive, l'homme, à mesure que se développe son être supérieur, apprend à leur résister pour obéir à d'autres lois. Mais il ne s'affranchit pas immédiatement de l'empire des premières; il ne s'en affranchit même jamais complètement dans la vie présente, et quand la loi du corps, la loi des membres, pour parler le langage profondément philosophique de saint Paul, prévaut sur *la loi de l'Esprit*, contre lequel la chair *convoite sans cesse*, quand elle entraîne la volonté, l'homme fait le mal; il pèche, c'est-à-dire qu'il se place dans son amour au-dessus de tout et de Dieu même, et par là, tend à retomber sous la puissance nécessitante de l'organisme.

« On a vu quelle était l'origine du mal; on voit ici quelle est la nature et la raison de ses effets. Car l'homme ne peut descendre à cet état de moindre être sans avoir la conscience de son abaissement, la conscience du désordre qu'il a porté en soi; d'où la douleur morale. Et comme, malgré cet abaissement, il ne saurait perdre ni l'idée ni le sentiment de l'infini, que, par l'instinct inné de sa nature, il continue d'aspirer invinciblement à un bien mystérieux, sans bornes, qu'il ne parvient jamais à saisir, il le poursuit avec fatigue dans les régions infimes vers lesquelles le pousse l'impulsion organique, et demandant au corps ce que le corps ne peut lui donner, il en viole les lois mêmes, il le tourmente pour lui faire produire Dieu, il l'épuise, il le brise: d'où la souffrance physique, la troupe hideuse des maladies sans nombre et sans nom, la mort hâtive et ses formes horribles, ses affres, ses angoisses, ses terreurs. Et la mort elle-même n'est-elle pas un progrès? C'est ce que signifie cette parole: « *Vous mourrez de mort.* » Dieu, dans le récit antique, ne dit pas simplement: « *Vous mourrez.* » Est-ce que tout ce qui vit sur la terre ne meurt pas, n'est pas assujetti à la nécessité de mourir? Dieu donc ne dit point: Vous mourrez, mais *vous mourrez de mort*. La mort revêt ici un caractère nouveau. L'animal, l'enfant finit et ne meurt point: il ne sait pas qu'il doit mourir; il ne sait pas qu'il meurt. L'homme le sait, et voilà la mort, la mort qui est la consé-

quence, le fruit, sous un point de vue, amer de la science, mais, sous un autre point de vue, son fruit et le plus beau et le plus doux ; car si l'homme initié à la connaissance du vrai immuable, du vrai infini, sait qu'il doit mourir, il sait aussi qu'il *revivra*, que l'être réel, l'être qui pense et qui aime, est *impérissable*, et par conséquent que *la mort elle-même est encore un progrès.* »

Qu'on nous pardonne cette longue citation, mais elle nous fournit un double argument, le premier en faveur de la théologie naturelle de Lamennais, qui admet absolument la distinction du bien et du mal, et qui, scrutant jusqu'au plus profond de l'esprit et du cœur humain, sait y découvrir les plus secrètes origines du péché. De plus, elle nous ouvre des horizons réjouissants sur la théologie surnaturelle de Lamennais.

Nous l'avons dit déjà ou du moins nous l'avons fait sentir, nous ne voudrions pas accepter toutes les explications de Lamennais, dans son désir de concilier la raison avec la foi. Nous ne nous portons pas garants de la théorie de la déchéance humaine exposée plus haut, mais nous aimons à faire ressortir le respect avec lequel il traite les premières pages de la Bible. Quand on ne croit plus au Livre sacré, on n'en tourmente pas les textes pour leur donner une interprétation raisonnable : on se contente de le mettre de côté. Nous ferons la même observation sur son explication négative du péché originel ou plutôt de sa transmission. Nous avons dit plus haut que des théologiens le faisaient consister dans la privation de la grâce divine et dans la propension au péché actuel. L'argumentation de Lamennais ne porte donc que contre l'explication tout humaine et arbitraire du péché originel ou de sa transmission à tous les enfants d'Adam. Il n'est donc pas moins chrétien dans le fond que tous les théologiens modernes qui, devant les preuves scientifiques, renoncent à expliquer *littéralement* le premier chapitre de la *Genèse*.

En abandonnant donc, sur tous les points que nous avons touchés, l'explication théologique romaine, Lamennais, nous semble-t-il, a conservé sur ces mêmes points l'essence dogmatique chrétienne. Quant aux autres questions de théologie que nous n'avons pas soulevées, parce que Lamennais lui-même ne les a pas soulevées dans les écrits de la seconde partie de sa vie, nous sommes fondés à croire qu'il n'avait pas modifié

sa première manière de voir et de penser, telle qu'elle ressort du livre de *l'Essai sur l'indifférence*. Nous sommes donc autorisés à y renvoyer le lecteur, en concluant encore sur tous ces points au christianisme de Lamennais.

*Genève.*

A. CHRÉTIEN.

---